
H-France Review Vol. 23 (November 2023), No. 192

Christian Jouhaud, *Le Siècle de Marie Du Bois: Ecrire l'expérience au XVII^e siècle*. Paris: Éditions du Seuil, 2022. 382 pp. Illustrations, facsimiles, and 15 photographs. €25.00 (pb). ISBN 9782021492026; €17.99 (epub). ISBN 9782021492033.

Réponse par Christian Jouhaud, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

Remercier très vivement Jonathan Dewald pour sa lecture et ses commentaires ne relève pas seulement de la courtoisie attendue au début d'une réponse de l'auteur du livre à l'auteur de la recension. En effet, l'interpellation finale de Dewald est cruciale pour tout historien(enne) qui s'interroge sur sa position en face du passé, tant dans le travail de recherche que dans l'écriture supposée en être le résultat. Mon remerciement est donc non seulement sincère, mais aussi l'expression de ma reconnaissance pour l'ouverture de ce dialogue sur la question de l'engagement visible (ou non) du *je* de l'historien dans son écriture, question qui nous préoccupe tous les deux.

Il fut un temps, pas si lointain, où un(e) historien(ne) s'il (ou si elle) voulait faire œuvre scientifique devait se garder d'affirmer d'une quelconque manière sa présence personnelle dans l'écrit issu de ses recherches. Son effacement contribuait à garantir la rigueur du bon usage des sources et celle des conclusions qui en étaient tirées. Michel de Certeau rappelait en 1975 qu'« envisager l'histoire comme une opération, ce sera tenter [...] de la comprendre comme le rapport entre une *place* (un recrutement, un milieu, un métier, etc.), des *procédures* d'analyse (une discipline) et la construction d'un *texte* (une littérature) ». [1] Il restait à admettre que la « particularité de la place » ne se résumait pas à une identité sociale définie à partir de grandes catégories sociologiques mais incluait la singularité (y compris sociale) d'un *je* assumant son statut de sujet de l'énonciation historique. Ceci admis se posait la question de la nécessité et des limites de l'expression de la subjectivité de ce *je*. C'est vers cette question que m'entraîne l'interpellation de Dewald.

Celle-ci est formulée à la fin de la recension par le rapprochement du *Siècle de Marie Du Bois* et de *Sauver le Grand-Siècle ?* Dans ce livre publié en 2007, j'ai tenté d'élucider la posture subjective d'auteurs qui ont contribué à la monumentalisation du XVII^e siècle français, pourquoi alors n'ai-je pas dans *Le siècle de Marie Du Bois* assumé de tourner la même réflexion vers moi-même ? La question porte au fond, et bien légitimement, sur la pratique de la réflexivité dans l'écriture historique et ses limites. Pour tenter de répondre, je dois d'abord rappeler ce que visait *Sauver le Grand Siècle ? Présence et transmission du passé*.

Ce livre avait été écrit pour figurer dans la collection « L’avenir du passé » qui a connu une brève existence aux éditions du Seuil. Richard Figuier, le concepteur de la collection, appuyait son projet sur la pensée de Walter Benjamin. Il écrivait, en citant Benjamin : « “Il existe un rendez-vous tacite entre les générations passées et la nôtre” et notre passé risque de “s’évanouir” si le présent “ne se reconnaît visé par lui”. Ainsi, c’est notre présent qu’il faut sauver en pratiquant “le saut du tigre dans le passé sous le ciel libre de l’histoire” ». [2] Malheureusement, la collection avait disparu au moment où *Sauver le Grand Siècle ?* s’est trouvé en état d’être publié, mais la perspective benjaminienne définissait bien la « particularité de la place » de son écriture. C’est dans cette perspective que j’avais alors conçu le rapport entre le « journal » de Marie Du Bois et les écrits d’autres auteurs entre XVII^e et XX^e siècle. Il ne s’agissait pas tant d’« entrelacer » (interweave) les uns avec les autres que d’en organiser l’entrechoquement, pour en faire surgir des étincelles de présence sauvant la transmission de ce passé de la « catastrophe » de le célébrer comme patrimoine, au lieu de se reconnaître « visé par lui ».

La subjectivité de l’historien se livrant à cette expérimentation ne se manifestait que dans cette dimension expérimentale de sa démarche tournée vers « l’avenir du passé ». Cela ne m’exempte pas de répondre à la demande d’explications à propos du rapport que pourraient, ou non, entretenir les deux livres (absolument différents dans leurs objectifs) du point de vue de l’engagement du *je* historien dans son écriture. Et cela sans détourner le regard des termes de l’interpellation : « At no point does Jouhaud go further in exploring the historian’s subjectivity, by exploring the ways their specific experiences or situations might shape readings and interpretations », puis : « can historians in the twenty-first century altogether avoid situating ourselves within history [...] ? Are we also not in some degree engaged in “writing experience” ? [...], can historical practitioners in the present exempt themselves from the questions he has raised about the past ? ». Il me semble que dans *Le siècle de Marie Du Bois* je me suis engagé sur le chemin que trace Dewald. Du moins l’ai-je fait *dans une certaine mesure*. C’est précisément cette « certaine mesure » que je voudrais tenter de préciser maintenant.

Les anthropologues ont l’habitude de mener leurs recherches sur un « terrain ». Depuis longtemps ils ont développé une forte réflexion sur ce que leur présence fait à ces « terrains » et sur l’implication de l’extériorité de leur regard, malgré des pratiques d’immersion, dans le rendu de leurs enquêtes. Bien des historiens s’inspirent de leurs approches pratiques et théoriques. Mais les « terrains » des historiens ont pour particularité de n’être faits que de traces. Dans mon cas, l’écrit tenu pendant plus de trente ans par Marie Du Bois était mon « terrain », ce qui supposait de réfléchir à la juste distance à tenir avec lui. Et aussi de prendre la mesure de cette donnée fondamentale : les expériences vécues, et transmises en tant que telles par l’homme du XVII^e siècle que j’étudiais, n’existaient que par leur mise en texte. Le sujet historien n’accédait donc au passé que par le lien qu’il réussissait à établir, non avec un témoin, mais avec un texte. Ce lien fragile n’existait qu’à travers la prise en compte des modalités et de l’expérience de sa propre lecture.

Je m’arrête un instant, à titre d’exemple, sur le cas du récit fractionné fait par Du Bois de ses actions (et de son *agency*) pour faire attribuer un office militaire à son beau-fils. Prendre au sérieux ce récit oblige à se confronter à l’effet-fiction de récits faits d’expériences vécues dans un passé bien réel. La mise en intrigue observable dans le récit de Du Bois rencontre aujourd’hui des formes spontanées, mais historiquement construites, de réception des textes. Comme tant d’autres, c’est par les romans et le romanesque que le lecteur que je suis a découvert la littérature, c’est-à-dire, dans la société où il a grandi, le monde des textes qui circulaient et se transmettaient.

L'historien peut tenter de tenir à distance cette disposition, mais ne peut sûrement pas l'effacer, dès lors que l'écrit ancien qu'il scrute utilise les outils narratifs des fictions romanesques.

Il s'agit donc d'une rencontre entre une trace écrite—qui n'est pas le simple dépôt d'une réalité mais sa production par un travail créatif—et une expérience de lecture qui n'est pas simplement le savoir-faire d'un métier. Cette rencontre a pour bénéfice d'assurer une présence du passé dans la démarche qui cherche à le restituer, c'est-à-dire de porter sur le passé un regard qui ne l'enferme pas dans une couche temporelle profonde mais le comprend comme un ancien ici-et-maintenant offert en tant que tel à l'interprétation. Encore faut-il pour cela accorder l'échelle du fait observé et celle de l'interprétation. Cette question de l'harmonie des échelles est essentielle si l'on conçoit la rencontre comme une démarche historiographique et non comme l'ipséité d'une rêverie. Cela apparaît tout particulièrement à propos de la circulation des émotions du passé vers le présent qui est un phénomène où la subjectivité de l'historien ne peut être évitée comme question à penser.

Comme me l'a fait remarquer Tiphaine Samoyault : « Les émotions sont un vecteur de rapprochement. Elles apparaissent comme des données anthropologiques réparant l'éloignement des temps ». [3] Marie Du Bois décrit à de nombreuses reprises les chocs émotionnels qu'il éprouve. L'effet de présence provoqué par l'expression de ces affects vient toucher la propre émotivité de l'historien qui peut alors transformer en énergie historiographique l'expérience de cette circulation transtemporelle des affects. L'émotion du narrateur est généralement rendue dans des récits de « scènes » dont il est l'acteur principal. Les affects transmis rendent interprétables ces « scènes » comme autant de « tableaux » que je me suis représenté comme si j'en étais spectateur : c'est ainsi que l'écart temporel ne s'oppose pas au processus de visualisation, celle-ci forcément subjective. Quand ces « tableaux » sont dépourvus d'affects recevables comme tels par qui se les représente, ils deviennent stérilement transparents ou complètement opaques, en tout cas inaptés à communiquer leur altérité.

Dans ces « tableaux » animés par des affects, chaque détail compte : les gestes, les couleurs, les mots entendus et reproduits, les troubles physiques (transpiration, froid, tremblements), les larmes, etc. Il ne s'agit pas alors de glisser de l'observation de ces détails vers une histoire des émotions qui s'écrirait à une toute autre échelle, mais de « donner territoire » dans l'écriture de l'histoire aux émotions vécues dans le passé et réellement *rencontrées*. Sur ce « territoire », les non-dit de l'expérience transmise affleurent. L'œil de l'historien ne repère ces non-dit que s'il les perçoit comme trouble, que si sa sensibilité est mobilisée dans sa vision. C'est à partir de là, je crois, que j'ai pu restituer la singularité de l'histoire sociale de Marie Du Bois et prendre la mesure d'une expérience religieuse qui fut pour lui porte d'accès à une véritable terre promise de l'Absolu. Et c'est en explorant ce pays de la foi que j'ai pu entrevoir la présence de lézardes dans l'édifice politique, idéologique, juridique, symbolique de l'absolutisme louisquatorzien et comprendre comment le projet de construire une chapelle, et sa réalisation, lui ont permis de dépasser les tensions vécues et indirectement transmises par la voix des affects dans son récit.

Rien de tout cela n'aurait pu être abordé sans l'engagement du *je* de l'historien dans son enquête et son écriture. Il n'y a pas, à mes yeux de contradiction, ni même de séparation, entre cette affirmation et la mobilisation de savoirs externes « froids » mais indispensables à la compréhension du matériel juridique, politique et théologique dont était composée la personnalité sociale de Marie Du Bois. Car mon livre se veut une histoire sociale et politique non seulement de Marie Du Bois valet de chambre du roi et gentilhomme campagnard mais aussi de la France

du XVII^e siècle (c'est en ce sens qu'il diffère aussi de *Sauver le Grand-Siècle* ?) Du Bois est une figure signifiante de ce qu'était la société de son temps : c'est le sens de la démarche micro-historique et c'est aussi le sens du titre de mon livre *Le siècle de Marie Du Bois* qui est évidemment une allusion au très célèbre *Siècle de Louis XIV* de Voltaire.

Au moment où j'écris ces mots, je reçois un courriel venu de H-France qui relaie un appel à contributions pour une table ronde consacrée au « personal turn ». Après avoir évoqué le « personal » dans le passé (mémoires, histoire familiale), le présent de l'enquête historique y est évoqué en ce termes : « most provocatively, the deliberate assertion of the historian's sense of self and identity within historical exploration ». Cette formule fait écho, je crois, à la préoccupation de Dewald et montre que cette question du rôle et des fonctions de la subjectivité dans « l'exploration » historique s'impose comme un sérieux sujet de débat et de réflexion. On ne peut que s'en réjouir. Il me semble toutefois nécessaire d'opérer une distinction entre ce « personal turn » et ce que j'appellerais un « narcissistic turn ». Le second, dont on a vu quelques exemples dans des livres récents, confond l'agentivité du « self » historien dans la recherche—un *je* épistémologique pourrait-on dire—avec l'épanchement de son ego. Il met en avant l'expérience biographique de l'historien en tant qu'expérience historique et fait tenir lieu à cette expérience biographique de ressource épistémologique alors qu'elle n'en est qu'une fiction. Le passé est utilisé comme objet de mise en valeur de l'histoire personnelle de l'historien et il se trouve alors recouvert par différentes formes d'échos d'affects plus ou moins mémoriels, par l'emploi de manières anachroniques de parler, par le souvenir d'expériences vécues dans de tout autres contextes que celui des phénomènes étudiés. Ne pas nier la part du subjectif dans l'écriture de l'histoire, l'utiliser pour mettre au jour des traits jusqu'alors inaperçus du passé et déplacer des points de vue routiniers, ne saurait se confondre avec la justification narcissique du surplomb d'un « soi » tout-puissant. La subjectivité agissante dans une enquête historique et sa mise en écriture doit être travaillée comme une question à l'épreuve d'une pratique de recherche et non comme une exaltante évidence, même si celle-ci est engendrée par des sentiments éprouvés face à une archive.

L'écrit laissé par Marie Du Bois était mon terrain, mais une autre sorte de terrain, moins éloquent et moins précis, plus opaque même, existe encore : son village, sa maison, sa chapelle. Je n'ai pas manqué de me rendre sur ce terrain matériellement survivant. En visitant l'église un jour d'août 2020, j'ai découvert que le tabernacle de la chapelle, qui a traversé le temps depuis Du Bois, avait été forcé et cela m'a conduit à une auto-interpellation tout à fait subjective que je me permets de citer comme fin de ma réponse au très stimulant questionnement de Dewald : « Sur le chemin du retour je n'ai pu m'empêcher d'être traversé par l'idée de ma propre effraction dans le texte de Du Bois dont je n'étais pas destinataire. Ai-je été victime de la même naïveté que le voleur qui croyait qu'on conservait encore des calices d'or dans les tabernacles des églises de village et qui n'y a trouvé, son sacrilège accompli, que du vide, ou plutôt du rien ? Si j'ai travaillé en historien, je n'ai pu traiter l'écrit de Marie Du Bois comme un tabernacle enfermant la vérité d'une vie et d'une époque : raisonner en terme d'expérience, dont l'historicité pourrait être pensée, avait aussi pour enjeu de m'en préserver » (p. 342).

NOTES

[1] Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire* (Paris : Gallimard, 1975), p. 64.

[2] Richard Figuiet, Note d'intention pour la collection « l'Avenir du passé », Éditions du Seuil.

[3] Extrait d'un texte encore inédit de Tiphaine Samoyault commentant *Le siècle de Marie Du Bois*. à l'occasion des « Lundis du CRH » organisés par le *Centre de recherches Historiques*, CNRS et EHESS.

Christian Jouhaud
Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales
Christian.jouhaud@ehess.fr

Copyright © 2023 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of *H-France Review* nor republication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on *H-France Review* are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172